

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 31

Artikel: Une vieille chanson : chanson des troupes bernoises en pays welsche
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^o, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 2 août 1919. — Le féminisme à la cave (V. F.). — Tu et toi. — Une vieille chanson. — La Parisienne. — La vie moins chère. — Piper ! — Lo biau côté (Marc à Louis). — Feuilleton : La maison du Chat-qui-pele (Honoré de Balzac), suite. — Boutades.

LE FÉMINISME A LA CAVE

DEPUIS que le vignoble lausannois s'est transformé en avenues bordées de grandes bâtisses, de « maisons locatives », on ne rencontre plus de viticulteurs que dans l'extrême banlieue, et encore peut-on les compter sur les doigts d'une seule main. C'est de l'un d'eux que nous tenons l'historiette que voici.

— Vous ne savez pas, nous dit-il, comment j'ai fêté cette célèbre journée du 11 novembre dernier ? Je venais de dîner. Assis sur le banc où nous sommes, je fumais ma pipe au beau soleil de la Saint-Martin, quand je vis arriver, un panier à la main, la mère Fanchon, ma voisine.

— Je viens prendre les raves que vous m'avez promises, qu'elle me fait ; mais, dites-voir, qu'ont-ils à tirer du canon par Evian ?

— Ils tirent du canon ?... C'est par Dieu vrai !... Mère Fanchon, on est de Berne, l'armistice est signé ! On va célébrer ça tout chaud. Faites-moi le plaisir de me suivre à la cave.

— A la cave ! Qu'est-ce qu'on dirait de moi ? Donnez-moi mes raves, c'est tout ce que je vous demande.

— Vous ne les aurez pas avant d'avoir pris un verre au guillon.

— Que vous êtes méchant ! Vous voulez donc qu'on me fasse les cornes ?

En ce moment arrivaient, tout agitées, quatre autres de mes voisines : une Anglaise, une Allemande et deux Vaudoises déjà sur l'âge, Mme X. et l'ancienne régente du hameau : « Monsieur Jean, monsieur Jean, qu'elles criaient à la fois, l'armistice est signé, toute la ville est pavoisée !

— Vous me voyez tout réjoui comme vous, mesdames ; mais je ne puis décider madame Fanchon que voilà à m'accompagner à la cave pour fêter ce grand jour.

Alors l'Anglaise, une bonne dame, qui boit son litre comme un homme :

— A la cave ! Aô ! c'était très oridginal ! Mesdames, suivez-moi.

Et la voilà qui descend crânement l'escalier, et les autres de lui emboîter le pas.

Assises sur des sièges de fortune, ces dames, à part l'Anglaise, firent d'abord des façons à mourir de rire : « Moi, disait l'une, je ne prendrai qu'un quart de verre ». Une autre à sa voisine : « Si vous permettez, je boirai une toute petite goutte et je vous passerai le reste du verre. » L'Allemande : « Che veux pien boire toute le verre, parce que che suis très heureuse aussi, mais cela sera fini bour moi, che l'aurai assez ». Cependant, les compliments diminuèrent en raison inverse du nombre des tournées, et ce fut bientôt un feu roulant de joyeux propos et de fusées de rires.

On tâta de trois tonneaux. Puis l'on passa aux bouteilles. Du 11 d'abord, du 95 pour finir.

— Aô, monsieur Jean, dit l'Anglaise en claquant de la langue, celou-là était du miel tout à fait. Merci, monsieur Jean, d'avoir traité nous en hommes. Vous n'aviez pas l'air d'ionne féministe, aô pas du tout ! mais vous étiez au fond ionne bonne féministe, vraiment.

Moi, à les voir si gaies, à les entendre parler toutes ensemble, à les regarder surtout sortir de la cave en s'appuyant aux murs, comme des hommes, j'avais du plaisir pour plus de cent cinquante francs.

Le lendemain, je rencontrais la régente. Elle m'avoua n'avoir jamais mieux dormi, quoiqu'elle n'eût passé au lit qu'une partie de la nuit.

— Figurez-vous, me dit-elle en me faisant promettre de n'en rien dire, figurez-vous qu'en rentrant chez moi, je m'installe dans mon fauteuil et prends un livre sérieux pour ne pas me coucher sur les folies que nous avons faites dans votre cave. Qu'arriva-t-il, monsieur Jean ? Il arriva que, au coup de deux heures du matin, je m'éveillai et me trouvai toujours assise, avec, sur mes genoux, le livre ouvert à la même page que la veille. J'avais dormi dans cette posture plus de six heures d'horloge ? N'est-ce pas honteux ?

Comme je quittais l'excellente personne, je rejoignis la mère Fanchon. Son éternel panier au bras, elle courait chez moi. Elle aussi avait passé la meilleure des nuits. Mais elle avait oublié ses raves. V. F.

TU ET TOI

NOUS donnions, il n'y a pas bien longtemps, la signification exacte du mot allemand : *schmollis*, très usité chez nous pour désigner le tutoiement. Il est des gens qui ont la manie de « faire schmollis » ; il leur suffit de s'être rencontré deux ou trois fois avec quelqu'un pour lui proposer le tutoiement, qui ne devrait être que la marque et le privilège d'une intime amitié ou tout au moins d'une ancienne et bonne camaraderie.

Lisez plutôt, à propos de tutoiement, ce qu'écrivait à son ami Camille Bellaigue, le musicien italien d'Arrigo Boito, qui est mort l'an dernier. Gustave Doret rappelait cette lettre dans un de ses derniers articles, publié par la *Gazette*.

« Toi, moi, écrivait Boito, cela raffraichit l'amitié. Le tutoiement offre encore d'autres avantages. Il a l'air de rajeunir les interlocuteurs, ce qui est très bon pour moi. Il aime la vérité. Il facilite les discussions en enlevant toute conséquence aux contradictions les plus exagérées. Un jour tu me diras : Tu es un imbécile, et cela n'aura pas d'importance. Tandis que : « Vous êtes un imbécile !... Alors il faut se battre. Tutoyons-nous donc, cher ami, cela prolongera notre existence. »

Pauvre Daniet. — Deux riverains du lac parlent des mécomptes d'un de leurs voisins.

— Ce pauvre Daniet, il les a toutes. Il avait

trois poses de brouillard sur le lac et voilà-t'y pas que le vent les lui a emportées. — X.

UNE VIEILLE CHANSON

Chanson des troupes bernoises en pays welsche.

LE *Conteur* se fait un plaisir de publier les airs d'autrefois, ceux que nous entendions chanter tout gamins, que nous avons entonnés nous mêmes. Il en est de plus anciens.

Voici, par exemple, l'air que les soldats bernois envoyés à Lausanne en 1791 pour y réprimer les velléités révolutionnaires à la suite des banquets de la Rasude, des Jordils et de la fête nautique d'Ouchy, trouvèrent chacun dans leur giberne.

Un ancien député bernois qui, par héritage, en avait gardé un exemplaire, l'a remis à la *Revue historique bernoise*, que dirige M. Grunau¹. Les paroles sont empreintes d'un fier patriotisme... bernois. Le « Waadtland » est le fleuron de la couronne de LL. EE. et la conquête de François Nægeli les a trop satisfaites pour qu'elles ne sévissent pas contre ceux qui voudraient troubler leur bonheur et la tranquillité de ces chers baillis venant, à tour de rôle, goûter les charmes des rives du Léman, obtenant tout ce qu'ils voulaient d'un peuple docile et dépourvu d'ambition.

En voici la musique :



¹ Blätter für bernische Geschichte Kunst und Altertumskunde, Berne 1911, p. 135.

Nous donnons la traduction libre des paroles de cette chanson.

I

Vous, mes frères, si le sang helvétique
Coule encor dans vos veines,
Si vous avez encor le fier courage de nos héroïques

[aïeux,

Alors soyez braves sur le champ de bataille,
Soyez aux yeux de tous
Les sauveurs de la patrie.

II

Le Pouvoir Suprême nous appelle
Sur le champ de bataille
Pour rallier à temps les égarés.
C'est pourquoi vous tous des cantons allemands,
Versez votre sang pour le pays,
Car c'est là le chemin de l'honneur.

III

Celui qui ne se soumet pas à l'appel
Que Dieu adresse à chaque Suisse
Celui qui sert la patrie
Sans joie, sans audace, ni courage,
Celui qui ne fait pas sa noble tâche,
Honte, honte à lui !

IV

Le vaillant d'Erlach
Se joint à nous. Il brûle
De se mettre à la tête de nos troupes.
Nous sommes prêts à le suivre,
Soumis, fidèles et vaillants.
Aux ordres de nos braves officiers !

V

Ainsi nous marchons vers le pays de nos frères,
Tenant d'une main le rameau de la paix
Et de l'autre l'épée et les armes.
Celui qui ne trouble ni l'ordre ni la règle
Nous le protégeons ; celui qui se révolte,
Nous le passons au fil de nos épées.

VI

Quant à vous, soldats welsches
Qui êtes encore soumis,
Fidèles au gouvernement
Comptez sur notre appui ;
Mais nous voulons anéantir
Toute révolte et toute trahison.

VII

Elle reviendra bientôt, l'ère de paix et de douce
[entente,
Le calme et le bien-être
Rèneront au pays.
On verra bien que notre tâche est grande,
Notre tâche qui est :
Paix, malgré l'ennemi.

VIII

Charles, duc de Bourgogne ! Va dire à ton armée
[infernale,
Qui trouva sa perte à Morat,
Puis à Saint-Jacques la sanglante,
Va-t'en lui dire qu'il est vain, le fruit des révoltes,
Et que notre union seule,
Nous a donné victoire.

On nous communique en outre les vers suivants inédits qui s'adaptent au même air.

Sous le joug plié Vaud depuis longtemps,
Voyait revenir songeur le printemps,
Il peinait, se battait les flancs.
Un jour de Davel on reprit le rêve,
Aux Jordils, à Rolle, ailleurs on élève
L'âme en préparant de beaux plans.

Mais Berne veillait. Ah, quel vilain rêve !
Vaud indépendant. Non, plutôt la mort,
Il doit subir son mauvais sort.
... Et d'Erlach reçut la mission sacrée,
De défendre l'ours avec une armée,
Vive la raison du plus fort !

... Et l'ours commandant sa belle équipée,
S'en vint pesamment chez les Lausannois
Qu'il voulait courber sous ses lois.
Encore une fois les eut sous sa patte.
Arrive le jour, — retenez la date,
Où le pauvre fut aux abois.

Or survint Laharpe, on accourt en hâte,
Fiers et frémissants on monte au Château...
C'est l'heure où tombe le rideau.
Chacun a cousu la verte eocarde,
Sur la Palud, c'est le bon peuple en garde,
Il donne le suprême assaut.

Fais ta malle, enfin, bailli, prends ta harde,
Et de chez nous va de l'autre côté
Car c'est là notre volonté.
Adieu pour toujours, ô mon Excellence,
Aux ours tu pourras ordonner la danse,
Le Vaudois prend sa liberté.

Depuis ce grand jour, vivant d'espérance,
Aux tirs fédéraux nous sommes assis,
Ensemble devant trois décis.
Et l'on fait chez soi sans bruit sa pelote,
En citoyen sage, on discute, on vote,
L'égalité vaut bien son prix.

LA PARISIENNE

BISMARCK — le croirait-on ? — a rendu justice à l'élégance de la Parisienne. Dans une lettre à Mme d'Arnim, écrite en 1863, le chancelier de fer mande à sa correspondante : « Les Parisiennes ne sont pas jolies dans le sens de la beauté classique ; mais que de charme, que de grâce dans le moindre de leurs gestes ! De choses laides par elles-mêmes elles savent faire quelque chose de fort joli ; si bien que dans les crinolines où vous avez l'air d'être en cage, vous autres, elles apparaissent comme autant de reines faisant évoluer tout un navire. Là où nos petites bourgeoises, où nos dames conseillères sont parfaitement ridicules, elles vont, viennent, se meuvent comme si elles étaient nées revêtues de cette carapace. »

LA VIE MOINS CHÈRE

On lit dans la *Feuille d'avis de Lausanne* : « M. Creux, à la Bourdonnette, près Lausanne, offre à vendre de la belle graine de trèfle incarnat, soit *jarousse*, à 60 centimes la livre. De plus, de la graine de *choux navet de Moravie*. D'après son expérience, ce dernier, semé en septembre ou octobre, dans un sol médiocre, donne aussi au printemps suivant une coupe abondante d'un fourrage succulent. Cette coupe, faite au moment où la plante commence à fleurir, précède, toutes choses égales d'ailleurs, de deux semaines au moins la première coupe de trèfle ordinaire, et même de huit jours la première coupe de la luzerne. Ainsi, le sol se trouve libre et en bon état pour recevoir à temps presque toute espèce de production propre à cette saison. Il y a tout lieu de croire que cette rave n'est difficile ni pour le climat, ni pour le sol. Il faut vingt livres de graine de trèfle incarnat et cinq à six livres de graine de choux navet de Moravie, pour ensemer une pose de 40,500 pieds... »

Nous oublions de dire que les lignes ci-dessus datent exactement du 3 août 1819, donc il y a un siècle tout rond, et que nous avons remplacé les batz approximativement par des centimes.

Dans le même numéro, on offre de l'extrait d'absinthe de Neuchâtel pour 20 batz la bouteille, au café Simon, à Morges. Du très beau riz à 2 batz la livre, les sermons du pasteur Vernes, pour 8 batz, avec son portrait, etc.

Mn.

Sur la carte. — Un garde-voie va chez l'officier d'état-civil annoncer la naissance d'un enfant.

— Où est-il né cet enfant ?
— Chez moi, donc ! répond le garde-voie.
— Où ça, chez vous ?
— Sur la ligne de chemin de fer, à 20 minutes d'ici.

— Je vous demande le nom du village ?
— N'y a pas de village, y n'y a que trois maisons.

— Ça ne fait rien ; l'endroit doit avoir un nom, sapristi.

L'employé de l'état-civil va chercher la carte du district. Il suit d'un oeil attentif le tracé de la ligne de chemin de fer. Tout à coup, le doigt du fonctionnaire s'arrête à un embranchement :

— Voyons, n'est-ce pas là qu'elles sont, vos trois maisons ?

— Oui... quelque part par là...
— J'en étais sûr.

L'employé écrit alors sur le registre de l'état civil, à côté du nom de l'enfant : Né à... *Bifurcation*. — A. C.

PIPER!

UN chercheur, racontent les *Annales*, a trouvé dans un livre assez rare paru à Trévoux en 1702, les *Entretiens des Chevaliers de Paris*, une chanson attribuée au chevalier de Mailly. C'est l'éloge du tabac en fumée. Nous ne pouvons la donner *in extenso*, mais nos lecteurs goûteront ces vers badins qui sont bien dans le goût de l'époque :

... Je veux donc vivre pour fumer
Et veux fumer afin de vivre,
Puisqu'au fond c'est tout un que de vivre et fumer.
Ah ! que c'est une rêverie
Baume de vie, ô cher pétun,
De n'aimer pas ton doux parfum !
Puisque tout n'est que piperie...
Piper régnait au temps jadis
Puisqu'on pipait au paradis.
Les oiseaux aiment la pipée
Le monde pipe à qui mieux mieux,
Bref, pour finir cette équipée,
Piper est le métier des hommes et des dieux !

Présentation. — Un gandin présentait dans un salon aristocratique un campagnard de ses amis.

— Madame, dit-il à la maîtresse de la maison, j'ai l'honneur de vous présenter un de mes amis intimes, beaucoup moins sot qu'il n'en a l'air.

— Madame, reprit le campagnard, c'est la seule différence qu'il y ait entre mon ami et moi. — A. C.

Demi-remède. — Un ivrogne tombe sur le trottoir. Sa face est à tel point rubiconde qu'il croit à une apoplexie. Comme premier soin, lui fait prendre un bain de pieds.

L'ivrogne, qui revient insensiblement à réalité :

— Je vois bien le bain de pieds, dit-il, mais où c'est qu'il est le petit verre ? — A. C.

LO BIAU COTÉ

Aboun'hâora, Liaudon à Benozî l'avâi va allâ à maître, pè la vela. Se crayâi que l'âi étâi bin pe biau et que l'êtâi pas at pénâblio que d'achomâ la terra pè Molliè-bon. On lâi travaillive houit hâore per dzo, sêlâo vo bourlâve pas lè pelion dâi get dza l'hâore dau matin ! On étâi bin payî ! On po oure la musica pè su Montbènon âo s'mussi ! On pouâve s'atsetâ on locipède po promenâ dèvè lo né et la demeindze et mourgâ lè z'amî que sant restâ à la campagnâ. On arâi met onna balla vetira ein fin drap avâ onna tsemise que l'arâi on faux-col asse hâi qu'on tuyau de tsemenâ ; na pas adi la za de melanna et lo bayadère ! Po bin vo dere, crayâi que Losena l'êtâi on paî quemet clli de Cocagne que lo régent no desâi à l'école on lâi trovâve lè z'izelette tote roustye et lâi rein fauta que de sè lè z'accouillî avâ lo m. Et pu que l'âi avâ dâi balle damuzalle avoué mor frais quemet onna matenâ de sailli et on pî asse bliantz que lo bllian dâi pâi à on tricoclore.

Liaudon à Benozî l'è dan zu à la vela. Tâ vaillive dein onna fabrequa. L'êtâi justo pè deint la guerra. On avâi justo à medzi cein q l'êtâi marquâ su lè carte et po on puche gaillâ quemet li, que l'avâi tot zu à rebou mor pè l'ottô, n'êtâi pas trau. Adi einellion tâtâi venu asse bllian que dau lac et fliappi qu met ion que l'a medzi dau pan kâkâ gran L'avâi dâi z'hailon que fasant pedhî : on usâ bin pè la fabrequa. N'avâi pas pî z'u l'accou d'atsetâ 'na vetira de demeindze, tot son dzeint passâve po sa peinchon. Adieu lo locipè